

LÁSZLÓ HAVAS

## LA HONGRIE DE SAINT ÉTIENNE ENTRE L'OCCIDENT ET L'ORIENT

**Summary:** Earlier papers by the author examined the classical sources of the *Admonitions*, attributed to King St. Stephen, founder of the medieval Hungarian state. It was suggested that the *Admonitions* reveals a knowledge of Cicero's *De officiis*, as well as of works by Sallust and Florus in 11th century Hungary. This paper examines how millenarism around the year 1000 AD associated the ancient Hungarians of the Conquest period with the Anti-Christ and how this contributed to the efforts of King St. Stephen to integrate the Hungarian Kingdom into the Roman Catholic Church. The paper also shows how the Hungarian Kingdom occupied an intermediate position between the Roman and the Greek Church. The weakening of Byzantium, however, led to the western orientation of the Hungarian Kingdom.

**Key words:** *Admonitions*, St. Stephen, Cicero, *De officiis*, Sallust, Florus, 11th century Hungary, millenarisme, Church.

Nous avons très peu de sources écrites concernant les cent cinquante premières années de la vie des Hongrois s'installant dans le bassin des Carpates, à la fin du neuvième siècle. Et la plupart de ces sources sont assez partiales parce que leurs auteurs étaient des étrangers qui avaient peur des invasions des Magyars, et ils ont fait des Hongrois un portrait négatif habituel à propos de barbares, même dans les cas où ce n'était pas tout à fait établi. Par contre, il existe une oeuvre littéraire de Hongrie, datée du début du onzième siècle qui révèle à elle seule la vie des Hongrois de ce temps-là, elle mérite donc, à titre d'autoportrait au moins, une attention privilégiée.

Les débuts de la littérature hongroise en latin sont liés au nom du premier roi des Magyars, fondateur et évangéliste du royaume hongrois, Saint Étienne, qui, en ouvrant la voie à l'esprit du Moyen Âge chrétien dans le bassin des Carpates, accueillit des missionnaires occidentaux et combattit l'aristocratie, en grande partie attachée au paganisme oriental. C'est à Saint Étienne qu'on attribua, conformément à son programme, une «Admonition à son fils, Éméric», intitulée en latin *Libellus de institutione morum* ou, plus simplement, *Institutio morum* ou *Admonestation* ou bien *Admonition*. En réalité, il s'agit d'un petit ouvrage, écrit par un moine anonyme contemporain de Saint Étienne. L'auteur a probablement terminé son oeuvre vers 1015 apr. J.-C., sous le règne de Saint Étienne, donc, il a dû exprimer les pensées authentiques de son souverain, sans qu'il eût pu déformer ou bien falsifier l'esprit du législateur de la royauté hongroise naissante.

Après avoir examiné ce petit ouvrage, il faut voir que la culture naissante du royaume hongrois s'enracine profondément dans le mélange de la tradition classique et de la civilisation carolingienne et postcarolingienne, auquel elle ajoute certains traits caractéristiques. Ce caractère des *Admonestations* doit beaucoup à l'esprit de la *renovatio* au temps de Othon III, où on commence à donner, peu à peu, une importance plus grande aux œuvres des écrivains antiques à côté des auteurs relativement tardifs : Cassiodore, Isidore de Séville, qui ne sont que les héritiers des précédents. Dans le cadre de la vie intellectuelle ainsi renouvelée de l'Europe, une civilisation tout aussi nouvelle que la Hongrie, fondée depuis peu, et pleine de l'énergie des changements et d'enthousiasme chrétien, put vite trouver presque la même voie culturelle que l'Europe occidentale avait redécouverte assez lentement après les siècles des bouleversements et des perturbations, sombrés dans une décadence intellectuelle où on a fait « plus souvent appel à l'autorité des Pères de l'Église qu'à une réflexion personnelle et rationnelle » (voir P. RICHÉ, *Éducation et culture dans l'Occident barbare*, p. 551). Cette réflexion gagna du terrain plus tard, basée également sur de multiples expériences et sur une formation classique. La découverte de la culture antique, ainsi que les traditions bibliques et liturgiques furent un bénéfice et un avantage commun, un facteur mobilisant partout les forces spirituelles dans une élite de clercs, de moines et de princes autant dans l'Europe de l'Ouest carolingienne et post-carolingienne que dans la Hongrie des Arpadiens et, en surplus, celle-ci profita des échanges intellectuels entre l'Europe traditionnelle et le pays hongrois récemment christianisé. Il est significatif que la première pièce latine de la littérature hongroise, le *Libellus*, attribué à Saint Étienne, et écrit par un clerc ou bien par un moine d'origine étrangère sous l'influence spirituelle du souverain, manifeste cette nouvelle osmose culturelle qui a eu lieu, presque en même temps, dans l'Europe Occidentale et dans le bassin des Carpates, peut-être en partie par l'intermédiaire de l'Italie du Nord. En effet, cet ouvrage, un peu curieux, possède une couleur classique, grâce aux traditions cicéronienne, floriennienne et, peut-être, sallustienne. La civilisation hongroise s'est vu assurer ainsi pour longtemps un patrimoine culturel riche et fécondant, très tôt intégré et assimilé par les idées chrétiennes du Moyen Âge dans la Hongrie naissante au cours de la formation d'un nouvel État, comme je l'ai déjà démontré dans une étude<sup>1</sup>, présenté à un colloque de la Fondation G. Cini à Venise.

Dans mon étude présente, j'essaierai de montrer dans quelles parties de l'*Institutio* on peut voir les influences les plus individuelles du premier roi hongrois apostolique qui sont basées sur les traditions culturelles et qui servent de point de départ à sa conception politique. Le futur souverain fut originairement païen et portait, selon une source étrangère de beaucoup ultérieure, le prénom Vajk, ce qui montre qu'il se fit baptiser seulement à l'âge adulte, ainsi, pour les étrangers il fut connu sous son premier prénom. Ce jeune homme qui est né et a vécu dans un monde païen devait bien connaître la vie et les traditions des anciens Magyars, il devait donc comprendre la faillite où était arrivée l'ancienne forme de vie destructrice enracinée dans le nomadisme; cette forme de vie est nommée, par euphémisme, « vagabondage » par

<sup>1</sup> À paraître.

les chercheurs hongrois, mais c'est en réalité de séries d'« invasions » que la recherche européenne parle. C'est surtout la bataille perdue près de Lech en 955 qui a été un signe catastrophique montrant combien les Magyars païens ne pouvaient plus lutter contre le christianisme occidental, surtout dans le cas où ce dernier réussit à concentrer ses forces dans une plus grande mesure. Après 970, il fut évident que les guerriers pillards Hongrois restaient en infériorité devant Byzance aussi, ce qui marqua la fin des invasions dévastatrices. Ce n'étaient pas seulement les Magyars traditionnellement païens et libres comme Vajk qui ont dû ressentir cette situation de crise, mais les grands seigneurs étrangers venus à la cour du prince Géza, ont dû faire comprendre la situation au jeune homme. Sarolt, la mère de Vajk et la fille de Gyula, deuxième notable après le prince, se fit baptiser selon le rite orthodoxe comme son père, et elle eut un grand rôle dans l'extension du christianisme de rite grec, au temps du règne de Géza, dans le bassin des Carpates. Géza, le père de Vajk, choisit en même temps le christianisme de rite latin, mais il est vraisemblable qu'il resta païen dans son esprit ce qu'il a montré devant son prêtre en déclarant qu'il était assez puissant pour qu'il ait plusieurs dieux. Malgré son retentissement négatif, cet avis nous fait comprendre que même après le baptême de Géza il existait une mission chrétienne occidentale dans la cour du prince et même si elle ne put pas vraiment influencer la mentalité du prince, elle eut des effets suffisants sur son enfant adolescent qui se fit baptiser et entreprit en même temps ses fiançailles et son mariage avec la fille du prince bavarois, Gisèle. Le contact avec la mission latine et grecque dû faire voir à Vajk que le monde chrétien de son temps se décida à détruire les Hongrois païens en exécutant de temps à autre des raids, comme les sources le prouvent par exemple à propos de la bataille perdue en 942 en Espagne. Et ce but est devenu réalisable d'autant plus que, d'une part, l'ancien Etat hongrois nomade s'était affaibli et d'autre part parce qu'en Europe occidentale une coalition s'était formée qui aurait pu, le cas échéant, anéantir les forces armées des Magyars. Vajk a dû comprendre aussi que tout cela était devenu réalisable à un moment où l'intervention contre les barbares envahisseurs et l'intégration chrétienne prenaient une importance particulière. Et à ce point nous devons mettre un accent plus fort sur l'actualité du premier millénaire chrétien à laquelle j'ai fait allusion plus haut, mais celle-ci demande sans doute un examen plus détaillé.

Le *chiliasmus* ou le millénarisme,<sup>2</sup> l'idée selon laquelle le règne de la paix millénaire arrivera sur la terre, à la fin des temps s'est présentée d'une manière particulièrement forte dans le christianisme primitif et médiéval tout comme chez les juifs du Moyen Age, ayant aussi son effet sur la kabbale. Les racines du *chiliasmus* chrétien viennent surtout de l'*apocalypse* johannique accompagnée d'une énorme littérature de commentaire en langue latine, bien qu'une partie des pères de l'Église se déclaraient contre l'esprit du millénarisme ou, au moins, montraient une attitude distante. Mais cette pensée a de nouveau repris ses forces au cours du Moyen Age et les

<sup>2</sup> R. MANSELLI, s.v. Chiliasmus, in: *Lexikon des Mittelalters*, 1820 sqq., cf. idem, *La «Lectura super Apocalypsin» di Pietro di Giovanni Olivi, Ricerche sull'escatologismo medioevale*, 1955. Pour les sources v. B. MCGINN, *Apocalyptic Spirituality: Treatises and Letters of Lactantius, Adso of Montier-en-Der, Joachim of Fiore, the Franciscan Spirituals, Savonarola*, 1979; idem, *Visions of the End: Apocalyptic Traditions in the Middle Age*, 1979.

prophéties de Pseudo-Methodios arrivant au huitième siècle même à l'Ouest, y eurent une importance particulière et s'y répandirent très vite. Les attaques des Arabes y contribuèrent aussi, car l'apparition de l'*Antichristus* – avant le règne de la Justice et avant le retour du Christ – était liée aux attaques des fils d'Ismaël, c'est-à-dire des Arabes. Le *chiliasmus* renouvelé est bien visible au 10<sup>ème</sup> siècle après la naissance de Jésus-Christ, c'est-à-dire dans la période avant l'an 1000 ce qui explique aussi le fait que le christianisme a attribué une grande importance au 10 aussi outre les nombres 3, 7 et 12. Cela est même justifié par une des oeuvres de saint Gérard qui mentionne non seulement l'ouvrage intitulé *De principalibus numeris* d'Echerius, mais examine aussi la question du millénarisme (lib., 2,28v)<sup>3</sup>. C'est Adso de Montier-en-Der<sup>4</sup> qui a élaboré entre 949 et 954, à la demande de la reine Gerberga, femme du roi Lothaire IV, son écrit intitulé *De ortu et tempore Antichristi* présentant la conception selon laquelle la fin de l'*Imperium Romanum* amènera la fin des temps. Bien que l'Empire des Romains se fût défait, sa *dignitas* survit dans *les reges Francorum, qui Romanum Imperium tenere debent*, ainsi l'*Imperium Romanum* ou sa *dignitas* prendront fin seulement avec le règne des rois francs. Mais auparavant le dernier et le plus grand de tous les rois unifiera encore une fois tout l'empire placé sous son règne, avant de déposer sa couronne et son sceptre sur le Mont des Olives, et c'est alors que l'*Antichristus* viendra. Il est évident qu'Adso pensait à l'union de l'empire des Francs qui semblait pouvoir se réaliser vers la fin des années 940, mais après la formation du Saint Empire romain germanique cette union n'aurait pu l'être que sur les territoires en dehors de l'empire, en relation avec le royaume français. Mais, étant donné que la reine Gerberga était la soeur d'Othon Ier le Grand, fondateur de l'Empire romain-germanique et qui dut connaître, lui aussi, l'avis d'Adso, il était évident que la conception mentionnée pût être transposée dans ce sens pour les relations de l'Empire romain germanique. Tout comme d'autres qui virent incarner l'*Antichristus* dans les Arabes ou dans les Normands, il existait certains surtout des Allemands qui mirent en rapport l'*Antichristus* avec les Magyars, tandis qu'ils pensaient incarner la *renovatio imperii Romani* dans le Saint Empire romain germanique qui avait détruit le paganisme et avait rénové l'unité du christianisme, ainsi que cela apparaît dans les idées déjà mentionnées de Gerbert d'Aurillac et de son élève, Othon III. Gerbert d'Aurillac et Othon III ont donc donné une explication mobilisant les enthousiasmes à l'idée du millénarisme, ce qui exclut la paralysie de la vie civile contemporaine imputée par la recherche ancienne, mais d'ailleurs sans raison.<sup>5</sup> C'est

<sup>3</sup> Voir la dernière édition critique, avec une traduction donnant beaucoup de nouvelles explications: *Deliberatio Gerardi Moresanae AEcclesiae episcopi supra hymnum trium puerorum*, edd. et transtt. KARÁCSONYI, B. et SZEKFÜ, L., Szeged, 1999 (avec la bibliographie hongroise complète concernant saint Gérard).

<sup>4</sup> *Epistula ad Gerbergam reginam de ortu et tempore Antichristi*, ed. E. SACKUR, *Sibyllinische Texte u. Forschungen*, 1898 = 1963<sup>2</sup>, pp. 104–113, et Adso Dervensis, *De ortu et tempore Antichristi*, ed. D. VERHELST, 1976. Cf. R. KONRAD, *De ortu et tempore Antichristi. Antichristvorstellung und Geschichtsbild des Abtes Adso von Montier-en-Der*, 1964. Cf. F. BRUNHÖLZL, *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters*, München, 1992, Bd. 2, 153 sqq.

<sup>5</sup> Du point de vue précédent v. p. ex. E. GEBHART, *La Saint-Sylvestre de l'an 1000*, Paris, 1898. Pour la conception plus récente et en grande partie différente v. surtout P. RICHE, *Le mythe des terreurs de l'an mille*, in: *Les terreurs de l'an 2000*, Paris, 1973, 21–30. Cf. encore H. FOCILLON, *L'An Mil*, Paris,

au programme universel et résolu du nouveau *millénarisme* que remonte aussi le choix du nom du pape de la part de Gerbert d'Aurillac. Le nom Sylvestre II voulait rendre évident que le nouveau pontife était l'héritier du pape Sylvestre Ier, contemporain de Constantin I<sup>er</sup> le Grand. Ce dernier était le symbole de l'unité impériale du christianisme parmi les successeurs duquel comptaient continuellement et essentiellement les empereurs byzantins au premier millénaire après Jésus-Christ.

Etienne qui est devenu grand-duc en 997 a dû reconnaître expressément que s'il assumait comme souverain les Hongrois païens, cela signifierait la disparition de son peuple de la scène de l'histoire.<sup>6</sup> Cette reconnaissance se manifeste sans équivoque dans la pensée centrale de l'*Institutio* : selon l'auteur, le royaume hongrois est de toute manière le dépositaire de la foi chrétienne que le roi doit défendre dans toutes les circonstances. Etienne formule ceci à l'intention de son fils Emeric de la façon suivante : *In primis pr(a)ecipio, consilior sive consulo et suadeo, fili carissime, si regalem cupis honestare coronam, ut fidem catholicam et apostolicam... conserves* (1, p.621). Ici c'est la *corona* qui est l'attribut du pouvoir royal, c'est-à-dire un symbole de puissance que le premier roi hongrois a demandé au pape et reçu de lui au tournant du premier millénaire apr. J.-Ch. et que l'on a posé sur la tête du nouveau roi à la résidence récemment fondée, l'archevêché d'Esztergom (en lat. Strigonium) qui était sous le patronage de saint Adalbert, le nouveau martyr missionnaire, et le couronnement s'est déroulé soit à la Noël de l'an 1000, soit le premier janvier de l'an 1001, c'est-à-dire au millénaire de l'*incarnatio* (L'*Admonestatio* renvoie aussi à ce symbole du *Credo* : *Ihesum Christum de sancta Maria virgine angelo annuntiante natum... firmiter credas* – *ibid.*) ou au premier jour du nouveau millénaire, ce qui n'est point un hasard en considérant ce qui vient d'être dit plus haut. Etienne voulait démontrer par cela à tout prix que les Magyars ne peuvent être l'*Antichristus*, mais qu'au contraire : il s'agit d'un rejeton tout récent du christianisme universel (*nova...*

1952 = 1984<sup>2</sup>; G. DUBY, *L'An Mil*, Paris, 1967; D. BARTHÉLÉMY, *La mutation de l'an mil a-t-elle eu lieu ?*, Paris, 1997. – Nous retrouvons une approche de l'importance du premier millénaire examinée d'un autre point de vue et qui se base sur les données archéologiques dans l'ouvrage suivant: K. RANDSBORG, *The First Millennium A.D. in Europe and the Mediterranean*, Cambridge etc., 1991. – Pour la civilisation entière de l'époque v. L. GRODECKI-F. MÜTHERICH-F. WORMALD, *Le siècle de l'an mil*, Paris, 1973. Cf. encore D. IOGNA-PRAT-J.-Ch. PICARD, Religion et culture de l'an mil, *Actes du Colloque Hugues Capet 987-1987, La France de l'an Mil*, Paris, 1990, pp. 25-30. V. le livre publié tout récemment par G. M. CANTARELLA (*Una sera dell'anno mille. Scene di medioevo*, s.l., 2000) qui passe complètement sous silence les affaires concernant le couronnement de Saint Étienne. Malgré tout, cette étude contient beaucoup de choses intéressantes à propos de notre sujet, v. surtout 145 sqq. et, avant tout, cf. le chapitre intitulé « Gli Ungari: l'Anonimo di Auxerre, verso la metà del X secolo », 253 sqq.

<sup>6</sup> Après la parution de la première partie de mon étude (1998-1999), un grand nombre d'ouvrages ont vu le jour concernant le millénaire, cf. p. ex. KRISTÓ, Gy.-MAKK, F. (réd), *Európa és Magyarország Szent István korában* (L'Europe et la Hongrie à l'époque de Saint Étienne, Szeged, 2000 (Avec une bibliographie complémentaire à la fin de chaque chapitre); MAKK, F., *A turulmadártól a kettőskeresztig* (Du touroul à la croix de Lorraine), Szeged, 1998; KRISTÓ, Gy., *A tizenegyedik század története* (L'histoire du 11<sup>e</sup> siècle, 1999 (Avec une bibliographie complémentaire – 169-173). Au fond, l'ouvrage suivant aussi doit être lié à notre thème: RÉDEI, K., *Őstörténetünk kérdései* (Questions sur notre préhistoire), Bp., 1998 (également avec une riche bibliographie). Plusieurs ouvrages de LÁSZLÓ, Gy. qui n'ont pas été faciles à retrouver ont été édités dernièrement, in: *Múltunkról utódainknak* (De notre passé pour notre postérité), I-II, Bp., 1999.

*proles*, qui *in nostra monarchia adhuc quasi iuvenis et novella pr/a/edicatur* – 2, p. 622) qui a pourtant déjà dépassé l'*infantia*, son premier âge le plus fragile, puisqu'il est *iuvenis*, c'est-à-dire qu'il est assez fort, même si dans ce pays, pour cultiver la foi, il faut des soins particuliers par rapport aux autres pays (ibid.). Le *regnum* hongrois – et c'est la question principale – fait partie du *corpus Christi* que le roi de Hongrie doit agrandir, tous les jours, tout comme les autres empereurs chrétiens qui ont reçu leur nom de ce fait : *Unde quidem in primis reges augusti dicebantur, quia augebant ecclesiam* (ibid.).

Le royaume hongrois, du fait qu'il est devenu le membre du Corps du Christ, a obtenu la possibilité de changer son état. Tant que, selon le *Libellus*, Etienne avait pour destin de s'occuper des *expeditiones*, du *labor* et de la *diversarum gentium excursio*, conditions *in quibus ego iam fere meam totam contrivi (a)etatem* (prae f., p. 620), son fils qui devrait lui succéder au trône, selon son espoir, devrait être confronté à un monde tout à fait différent : *Ora..., ut securus et expeditus ab omni excursione adversariorum cum omnibus tibi subiectis cursum (a)etatis tu(a)e vit(a)e cum pace possis finire* – 9, p. 627). En effet le nouveau millénaire serait probablement l'époque de la paix, contrairement au millénaire précédent, ou au moins à sa période finale. Nous devons peut-être voir dans cet avis le retentissement de l'idée antique de l'*aurea aetas*, de l'*aureum saeculum*, comme elle s'était exprimée au temps de l'antiquité dans la poésie de Virgile ou d'Horace<sup>7</sup>. Pour prouver que l'auteur du *Libellus* connaissait sans aucun doute Horace, I. Borzsák a montré dernièrement des parallèles de texte<sup>8</sup>. Ces dernières remontent pourtant toutes aux épîtres, mais il est possible que, tôt ou tard, l'influence même des *carmina*, p. ex, du *carmen saeculare* ou celle des *epodi* ou des *sermones* sur le texte de l'*Institutio morum* sera vérifiée. La même chose peut être valable dans le cas de l'oeuvre virgilien, bien que nous n'ayons pas connaissance d'un travail de recherche dans ce domaine. En tout cas, il est frappant que l'auteur de l'*Institutio morum* se reporte tout naturellement à Rome comme préfiguration historique de la fondation du royaume hongrois, pas à Romulus, ce qui serait normal, mais aux (*Aeneades*) et à travers eux à Enée même. Nous trouvons

<sup>7</sup> Sur ce thème v. récemment dans le détail: K. GALINSKY, *Augustan Culture*, Princeton, New Jersey, 1998, 90 sqq. Sur la littérature plus ancienne des ouvrages très instructifs: p. ex. J. BALDRY, *Who invented the Golden Age?*, *CIQ*, n.s. 2, 1952, 83–92; B. GATZ, *Weltalter, goldene Zeit u. sinnverwandte Vorstellungen*, Hildesheim, 1967; P. A. JOHNSTON, *Vergil's Conception of Saturnus*, *CSCA*, 10, 1977, 57–70; idem, *Vergil's Agricultural Golden Age. A Study of the Georgics*, Leiden, 1980; A. WALLACE-HADRILL, *The Golden Age and Sin in Augustan Ideology*, *Past and Present*, 95, 1982, 19–36. Pour le thème et ses rapports dans les beaux-arts, y compris le problème Sybille aussi, v. de nouveau: Michaela FUCHS, *Aurea aetas: Ein glückverheissendes Sibyllinum im grossen Oecus der Villa von Boscoreale*, *JbDAI*, 113, 1998 /1999/, 91–108 (avec une énorme bibliographie complémentaire).

<sup>8</sup> Sur cela dernièrement St. BORZSÁK, *Horaz in Ungarn*, in: H. KRASSER–E. A. SCHMIDT (hrsg.), *Zeitgenosse Horaz. Der Dichter u. seine Leser seit zwei Jahrtausenden*, Tübingen, 1996, 209, à noter que pour moi la concordance des textes observée ne semble pas convaincante. Bien que la ressemblance du contenu soit incontestable entre cette partie du chap. 4: *si eris pacificus, amaberis a cunctis militibus; si iracundus, superbus, invidus, impacificus super comites... cervicem erexeris, alienis tuum tradetur regnum* et Hor., a.p. 121 et epist., 1,1,38, au point de vue de la langue ce sont seulement les mots *iracundus* et *invidus*, *iracundus* qui sont communs. En tout cas, si nous acceptons ce parallèle, le contact grammatical des « Institutiones » avec le texte de Florus, démontré par moi, devient plus accentué, puisque ce dernier est plus apparent.

l'une des explications possibles dans l'Énéide même, où Romulus reste à l'arrière-plan, puisqu'il est l'incarnation de la *discordia* et de la *tyrannis* à cause de l'assassinat de Remus, ce que Virgile réfute tout comme l'auteur du *Libellus*. En effet on ne peut pas exclure que l'illogisme apparent de l' *Institutio* à propos du parallèle de la fondation du royaume mentionné plus haut s'explique aussi par l'influence de l'Énéide. On peut en trouver une autre explication, mais avant de l'analyser, il faudrait mentionner une ressemblance analogue entre l'oeuvre d'Étienne et l'Énéide. Il a été question plus haut de ce que, dans le chapitre remontant à l'Énéide, une des sources possibles est l'oeuvre de Florus, par contre, suivant cet historien, on ne comprendrait pas facilement la constatation ci-jointe de l'*Institutio morum* : *Roma vero usque hodie esset ancilla, nisi (A)eneades fecissent illam liberam*. (6) Par contre, selon Florus, ce n'est pas sous le *regnum* que Rome est devenue libre, mais après, là où l'auteur ne parle pas d'Énée ni de ses successeurs. Mais le vers suivant de la célèbre description du bouclier dans l'Énéide pouvait être présent à la mémoire de l'auteur du *Libellus* :

*Aeneadae in ferrum pro libertate ruebant*  
(Aen., 8, 648)

Il est vrai que cette partie sert à décrire les Romains attaquant Porsenna pour défendre la *res publica libera*, mais, à cause de l'expression *Aeneadae*, l'auteur médiéval aurait pu penser que le texte se rapportait aux débuts de Rome. Après tout, la prédiction de la nouvelle période de paix, qui arrive et qui s'affirmera avec le prince Émeric, peut être mise en parallèle avec l'enfant naissant de l'éplogue IV de Virgile qui, au cours de sa croissance, effectuera le *novum aureum saeculum*<sup>9</sup>. En effet, les pensées analogues de l' *Institutio* doivent être d'origine virgilienne. Nous pouvons voir encore l'influence du poète de l'époque d'Auguste dans certaines ressemblances de genre qui sont évidentes entre les deux oeuvres. Ce sont les mots virgiliens adressés par le père comme conseils à Ascanius, fils d'Énée, dans le livre 12 de l'épopée :

« *Disce, puer, virtutem ex me verumque laborem,*  
*fortunam ex aliis...* » (435–436)

En effet, ces mots dits par Énée qui semble être une sorte de miroir du roi nous font penser aux intentions de l'*Admonestation*, où Saint Étienne aussi veut faire apprendre à son fils le *labor* et les *virtutes*, parmi ces dernières en premier lieu la *pietas* incarnée par Énée, et souhaite en même temps que son successeur évite d'une part la *tyrannis* et de l'autre qu'il ne prenne pas part aux *incursiones*, mais contrairement à la *pax*, ce qui lui est assuré par la règle : *antecessores sequi reges et honestos imitari parentes* (8), conditions dont Saint Étienne ne disposait pas, comme on le sait. Ce conseil et ce souhait peuvent être mis en rapport et non sans raison avec les mots virgiliens : *Disce... fortunam ex aliis!*, dont la curiosité a été soulignée dernièrement

<sup>9</sup> De nouveau avec la bibliographie des ouvrages parus après la première édition de l'oeuvre: D. KIENAST, *Augustus. Prinzeps und Monarch*, Darmstadt, 1999<sup>3</sup>, 290 sqq.

par TH. KÖVES-ZULAUF, qui était d'avis que, outre Virgile, cette pensée ne se trouve nulle part dans la littérature, excepté dans l'épopée hongroise intitulée *Zrinyiade*, de Miklós Zrinyi<sup>10</sup>. Outre cette réception, nous pourrions citer l'imitation non pas textuelle mais conceptuelle de l'oeuvre de Saint Étienne, dans la mesure où notre mise en parallèle est assez convaincante.

Comme nous l'avons vu ci-dessus : le fond de l'enseignement de Saint Étienne est que, au lieu de l'état nomade des tribus, il faut maintenir un royaume hongrois chrétien, catholique, faisant partie du *Christi corpus*, un royaume fondé sur l'harmonie intérieure et assez puissant pour pouvoir imposer le respect à l'ennemi extérieur et intérieur. Mais comment le roi pouvait-il espérer la réalisation de ce programme qui devait apporter un tournant radical, le christianisme étant un rejeton tout neuf dans le pays ? A une seule condition : créer un pays multiculturel qui utilise l'ancien mais qui fait naître en même temps le nouveau comme nous l'avons évoqué plusieurs fois en tant que réminiscence floriennne, c'est-à-dire un royaume qui n'est pas *unius ling(a)e uniusque moris*. L'oeuvre tout entière de Saint Étienne présente à Émeric comme exemple ce pays multilingue et multiculturel, dont la structure accentue elle-même cette conception, car elle s'harmonise avec l'idée du millénarisme par la disposition et le groupement théorique de la préface et des dix chapitres. Les chapitres qui se correspondent soulignent que les puissances anciennes intérieures du pays ont une importance analogue aux nouveaux éléments extérieurs. La partie générale préliminaire (par la suite : G) traite les thèses suivantes : étant donné que *cuncta dei nutu condita* (prae f.), le pouvoir est aussi d'origine divine, c'est-à-dire les *consulatus, ducatus, comitatus, pontificatus ceter(a)eque dignitates* et avant tout les *regna*, qui sont donc tous capables de *ratione... vigere atque subsistere* (ibid.). Puis les dix chapitres énumèrent les caractéristiques principales de la dignité royale, tantôt celles qui sont universellement valables et celles qui sont les attributs du royaume hongrois (*regalis dignitas* – 1, 6 et 8, *regale palatium* – 2, *regium solium* – 3, *regimen* – 4, *regalis corona* – 5 *tribunalia regum* – 7, *regalis salus* – 9, *corona regum* – 10, mais cf. 5). La première caractéristique est la *catholica fides* (1) qui est évidemment l'élément général et essentiel du vrai pouvoir royal (donc : G). Après vient l'*ecclesiasticus status* (2) qui incarne le précédent et qui doit être composé des éléments étrangers (par la suite : E), tout comme les *pontifices* (3) qui sont également étrangers dans ce pays et qui assurent une autre garantie du trône royal (également : E). Ensuite nous trouvons dans l'oeuvre des composants traditionnellement ancestraux et magyars (par la suite : M), c'est-à-dire des notabilités et des hautes dignités se trouvant au quatrième rang de l'énumération, c'est-à-dire les *principes* et les *milites* (4 = M), ceux qu'Émeric peut considérer, à cause des liens de parenté, comme des *patres et fratres* (ibid.); les *iudices* figurent comme des cinquième composant (5) qui, selon l'explication conventionnelle, sont issus de « l'aristocratie tribale » au passé glorieux en tant que membres du tribunal royal (également : M). Malgré le sixième rang, la catégorie qui porte le nom *hospites* (6) a une grande importance dans l'ordre

<sup>10</sup> J'ai entendu l'étude de Th. KÖVES-ZULAUF (« Das Testament des Heros ») à un colloque organisé à Debrecen en 1999, et je ne sais pas si l'étude a paru.

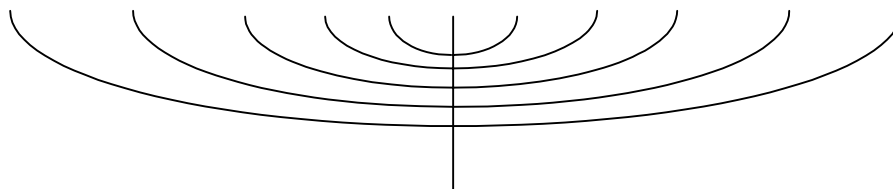


de valeur de Saint Étienne : ils sont sans aucun doute étrangers, puisque *ex diversis partibus et provinciis veniunt hospites, qui diversas linguas et consuetudines, diversasque documenta et arma secum ducunt, qu(a)e omnia regna ornant et magnificent aulam et perterritant exterorum arrogantiam* (p. 625). Ce sont surtout eux qui garantissent le pays multilingue et multiculturel souhaité par Saint Étienne, dont le modèle principal est l'*Imperium Romanum* créé par les (*A*)*Eneades* et qui peuvent être fondateurs également d'un *imperium diversarum linguarum et diversarum consuetudinum* ; ainsi, le *regnum* hongrois devrait être tel dans l'esprit du souverain apostolique. De la phrase du chapitre 6, citée plus haut, dérive clairement que les *hospites* sont d'une part des chevaliers étrangers qui jouent un rôle important pour assurer la défense du pays contre l'agression étrangère menaçante (cf. *exterorum arrogantiam*), mais qui – comme gardes du corps peut-être – garantissent le calme intérieur (cf. *aula*), et prennent même part à la juridiction auprès de « l'aristocratie tribale » mentionnée plus haut : en effet, c'est de cette façon qu'il faut comprendre selon toute probabilité l'expression *diversa... documenta*, figurant à propos des *hospites*, ce qui peut être renforcé par une phrase parallèle du code majeur du roi Saint Étienne : *viro-rum documentis orthodoxorum usu lectionis cottidiane fecit auditum utrumque prebere* (Leg. Steph. maior, 15 p. 391), ce qui justifie l'interprétation du même genre du *Lexikon Latinitatis Medii Aevi Hungariae* (vol. III. Budapest, 1992, p. 222) même si elle est quelque fois très large. cf. « institutio, admonitio, exemplum, praeceptum, lex, regula – enseignement, avertissement, exemple (édifiant), précepte, instruction ou loi, règle ». Quelle que ce soit l'explication convenable de ce lieu, de toute façon c'est un fait que les *hospites* sont des composants étrangers du royaume hongrois (c'est-à-dire : E). Contrairement, ce qui concerne les membres du conseil royal (*consilium*), traités dans le chapitre 7, eux, comme sages âgés, plus précisément *maiores et meliores, sapientiores et honestissimi seniores*, auraient pu sortir de l'ancienne « aristocratie tribale » (donc : M); tout comme les *iuvenes* et *fili* leur obéissant « de même qu'aux prédécesseurs, aux parents et aux pères » ne peuvent être disciplinés que selon « la coutume » magyare dans les cadres de l'*oboedientia* qui maintient l'ordre de l'Etat, se procurant ainsi la *prosperitas* (donc : M).

Par la suite et pour finir, nous trouvons deux chapitres de caractère général parallèlement à deux chapitres de thème général de la partie initiale. Le chapitre 9 traite de la prière (*oratio*) par laquelle les rois peuvent mériter le plus leur salut (*maxima acquisitio est regalis salutis* – p. 626), et cela est le moyen général de la rémission des péchés (*peccatorum ablutio et remissio*) (donc : G) ; le chapitre 10 énumère les vertus que le souverain doit pratiquer envers tous, non seulement envers les puissants, mais aussi envers ceux qui manquent d'autorité politique et sociale (*ad omnes, non tantum potentes, sed etiam potestate carentes* – p. 627), et ceci est valable même si Étienne ne le mentionne clairement qu' à propos d'une vertu, la *patientia* (donc : G).

Considérant tout ce qui a été dit plus haut, la construction du *Libellus* montre l'arrangement suivant :

*Praef./G*    *1/G*    *2/E*    *3/E*    *4/M*    *5/M*    *6/E*    *7/M*    *8/M*    *9/G*    *10/G*



Nous pouvons donc y retrouver un arrangement concentrique de l'ouvrage. Aux deux premiers chapitres généraux répondent deux chapitres de la partie finale contenant également des idées générales. Ensuite, les deux composants étrangers de la puissance royale sont équilibrés par deux éléments intérieurs; le quatrième composant intérieur est contrebalancé par un composant extérieur. Ainsi tous les composants du pouvoir se concentrent autour d'un axe central, étant donné que le chapitre 5 qui s'occupe également d'un élément interne du pouvoir, n'a pas de pendant. Cela sert à souligner le chapitre 5 qui examine les éléments du gouvernement comme la *patientia* et le *iudicium*, qui sont justes s'ils ne visent pas l'*instabile et fragile* et ainsi ils rejettent les *stulta vota* qui *frangenda sunt*. C'est le vrai gage du *regnum* qui exclue la *tyrannis*. Et c'est ainsi que se réalise le gouvernement *secundum... legem*, autrement dit : l'*Institutio morum* est en même temps le « manuel » du bon gouvernement, mais qui s'accorde bien avec « le miroir des princes » et qui suppose naturellement les traditions antiques comme base.

L'arrangement conscient se présente aussi dans le fait que le chapitre 6 se place juste à côté du chapitre central : le chapitre 6 accentue l'autre mouvement décisif de l'Etat hongrois, selon lequel l'ordre social multilingue et multiculturel est un autre facteur décisif du pays qui s'enrichit continuellement. Tout cela, découlant de l'arrangement s'effectue, de façon que le royaume hongrois ne devienne pas la proie des éléments étrangers, des *hospites*, puisque le pendant du chapitre 6, le chapitre 4, souligne justement l'importance des *principes et milites* de cette « aristocratie tribale » ancestrale, désormais autochtone innée. Ainsi dans les chapitres intérieurs autour de l'axe, la proportion des éléments internes et externes est de deux à un (2:1), tandis que dans l'oeuvre entière cette proportion est plus équilibrée : quatre à trois (4:3), ce qui montre en même temps que la conception d'Étienne est très ouverte et souple. Et à ce point, il faut poser de toute manière la question suivante : d'où cette souplesse et cette aptitude du pays hongrois féodal naissant au tournant du premier millénaire après J.-Ch. qui lui permet de s'adapter aux exigences et qui lui assure la capacité d'emprunter les acquisitions de la civilisation occidentale ? Une des sources les plus importantes était justement l'ancien Etat nomade hongrois, où ce n'était pas la base ethnique et linguistique qui formait un élément décisif, mais plutôt la dépendance politique et le pouvoir. Les tribus hongroises sont ainsi devenues d'abord partie intégrante de l'empire des Khazars, puis elles s'en sont détachées et ont formé un

fédéralisme tribal avec la participation des sept tribus hongroises parlant une langue finno-ougrienne. Trois tribus kabares de langue turque se sont également détachées de l'empire khazar<sup>11</sup> pour devenir membres du fédéralisme tribal des Hongrois, mais dans une position subordonnée à l'intérieur de la fédération nomade. Les Hongrois, même s'ils parlaient une langue finno-ougrienne, étaient désignés par un nom turc : la dénomination usuelle en Europe des Hongrois de nos jours aussi, la forme latine *Hungari* est, en dernière analyse, d'origine turque, et sa signification originale est : « dix tribus », parce que ce nom, dérive de l'expression turque : *on oguz*, qui se retrouve également dans le mot *onogur*, nom du peuple turc<sup>12</sup>. Vers 895 après J.-Ch. il est donc arrivé, dans le Bassin des Carpates, un peuple diversifié du point de vue ethnique et linguistique dans les cadres duquel les Hongrois détenaient le pouvoir, mais ce pouvoir n'avait aucun caractère éliminatoire du point de vue ethnique, culturel ou linguistique<sup>13</sup>. Ce fait eut une importance décisive au cours de l'installation dans le bassin du Danube et après aussi. En effet bien des peuples avaient vécu ici, surtout des Slaves, ce que prouve entre autres le fait qu'une bonne partie des noms de lieux de Hongrie sont d'origine slave. Mais il faut dire que la présence des Slaves dans ces lieux au neuvième siècle a laissé moins de traces archéologiques que celle des khagans avars de caractère turc, ou la civilisation occidentale arrivée sur ces lieux par l'intermédiaire des Bavarois et des Francs. Les Hongrois conquérants aux ethnies variées se sont établis sur une population également hétérogène. Etant donné que les langues de ces derniers peuples ont disparu par la suite, on avait pensé que le nombre des conquérants qu'on estime à un quart d'un million, dépassait le nombre de la population préexistante dans le Bassin des Carpates, peu habité au neuvième siècle. De nos jours, une autre conception est de plus en plus acceptée, représentée même par Gy. Kristó : selon lui, le nombre des conquérants, y compris les kavars, ne dépassait pas les 100 à 120 mille personnes, car les effectifs de l'armée hongroise comptait en ce temps 20 mille personnes, et pour calculer la population entière, il faut multiplier par cinq ou six au maximum, conformément aux peuples nomades semblables en Eurasie. Ces effectifs comptés de cette manière restaient bien inférieurs aux effectifs des peuples s'étant déjà installés dans la région du bassin du Danube avant la conquête hongroise. La situation n'a pas changé après non plus : au cours des « incursions » des Magyars, on avait capturé aussi beaucoup de chrétiens qui avaient été vendus en partie à l'étranger, mais il en restait en grand nombre dans la région des Carpates. Ce qui signifie qu'au temps de l'installation des Hongrois et après, avant la naissance de l'Etat féodal, le chiffre de la population étrangère devait surpasser le nombre des Hongrois parlant une langue finno-ougrienne<sup>14</sup>. Mais dans ce

<sup>11</sup> Cf. TÓTH, S., A kabarok (kavarok) a 9. századi magyar törzsszövetségben (Les Kabars /Kavars/ dans le fédéralisme tribal des Hongrois au 9e siècle), *Századok*, 118, 1984, 92–113.

<sup>12</sup> Sur cela v. p. ex. l'oeuvre de base de NÉMETH, Gy. complétée et rééditée dernièrement: *A honfoglaló magyarság kialakulása* (L'apparition des Hongrois conquérants, Bp., 1991<sup>2</sup> (éd. par BERTA, Á.), 148–149.

<sup>13</sup> Ce trait est accentué plus récemment par KRISTÓ, Gy. dans plusieurs de ses ouvrages mentionnés plus haut. Nous renvoyons souvent à ces oeuvres par la suite aussi.

<sup>14</sup> Nous donnons ici le résultat de l'oeuvre suivante: KRISTÓ, Gy.–MAKK, F. (réd.), *Európa és Magyarország Szent István korában* (L'Europe et la Hongrie à l'époque de Saint Étienne), Szeged, 2000, 289 sqq. – V. la note 30.

cas, comment cette population multilingue est-elle devenue un peuple parlant hongrois, alors qu' on ne peut démontrer aucune tendance de la part des conquérants à anéantir les langues de la population autochtone ? Même si les sources contemporaines n'en parlent pas, on trouvera la solution d'une part dans le fait que la puissance politique évidente des Hongrois a contraint les peuples conquis à s'adapter ; mais, d'autre part, la multitude des langues parlées par les peuples vivant plus tôt sur ce territoire n'a pas permis de produire une influence linguistique homogène sur les tribus hongroises. Ainsi, parmi la population autochtone, le voisinage de langue avec les Hongrois a abouti d'abord à un bilinguisme, puis à l'intégration linguistique totale, ce que nous pouvons constater sur le territoire de la Hongrie historique jusqu'au temps de l'invasion osmanlie, excepté peut-être les régions frontières du pays.

Considérant tout ce qui a été dit, on comprend bien que, au tournant du millénaire, l'adaptation à un nouveau milieu culturel n'ait pas soulevé d'insurmontables difficultés aux Hongrois qui étaient ouverts depuis des siècles aux peuples étrangers, d'autant plus que l'Etat nomade hongrois reposait sur « une sorte d'économie double » : les mots anciens d'origine turque de notre langue prouvent que probablement, même en dehors du Bassin des Carpates, une agriculture importante s'était déjà formée<sup>15</sup>, qui avait permis aux Hongrois de se relever assez vite des dégâts des guerres, et même des défaites; et c'est déjà un fait que, dans le Bassin des Carpates, il existait une agriculture étendue, même si c'étaient les Slaves et en partie les Turcs qui la pratiquaient, au moins au début. Après tout cela, on comprend bien que Saint Étienne, voyant la nécessité inévitable des changements, avait trouvé évident d'empêcher, par la présence des missionnaires et des étrangers venus s'installer dans le pays, les éléments de la nouvelle civilisation, considérée comme étalon, au tournant du premier millénaire, mais de telle manière que cette civilisation ne détruise pas ce qu'on jugeait important de garder de l'ancienne forme de vie. Conformément à la pratique séculaire des Hongrois nomades, les princes de la maison des Árpád étaient prêts à accueillir les étrangers qui apportaient les nouveautés, cf. *hospites*, si cela était compatible avec rôle dirigeant de l'ancienne « aristocratie tribale », même si ce rôle devait subir des changements. En effet, c'est cette situation que le premier roi hongrois a reconnue d'un oeil lucide, et il a formulé son programme qu'il a fait écrire plus tard pour son fils par un prêtre lettré de son temps.

Par contre, à ce point, nous devons envisager quelques questions qui ne sont pas très simples. L'une de ces questions est la suivante : pourquoi le *Libellus* ne parle-t-il pas de la population étrangère du Royaume Hongrois qui vivait sur ces territoires au temps de la conquête du pays et qui ne s'était pas donc installée avec les Hongrois dans le bassin des Carpates ? Effectivement, on ne la rencontre pas dans le texte du *Libellus* qui ne la présente pas *expressis verbis* sur les pages de l'oeuvre, ce qui est surprenant seulement pour les hommes de l'époque moderne. Au tournant du premier millénaire ce silence était naturel, étant donné qu'ici il s'agit de peuples assujettis, qui n'avait pas d'importance du point de vue de la direction politique féo-

<sup>15</sup> Ce point de vue a été représenté de nouveau par RÓNA-TAS, A., sur son oeuvre mentionnée plus haut, MAKK, F. a écrit une critique instructive, cf. in: *A turulmadártól...* (Du touroul...), 9 sqq.

dale, bien que l'*Institutio morum* traite d'une manière accentuée la *patientia* envers les marginalisés, les refusés du pouvoir, et il faut penser en premier lieu à la population assujettie, n'ayant pas le hongrois comme langue maternelle. Sous ce rapport, le chapitre 10 de l'*Admonestation* aurait pour nous une importance particulière parce que, dans ce passage, le roi recommande la bienveillance royale à son fils par ces mots : *non solum parentel(a)e et cognationi, vel principibus, sive divitibus seu vicinis et incolis sis propitius, verum etiam extraneis, et cunctis ad te venientibus* (p. 627). La deuxième partie de la phrase se rapporte clairement à ceux qui viennent s'installer de l'étranger, c'est-à-dire aux *hospites*, aux missionnaires et aux marchands, ces derniers n'étant pas non plus mentionnés à part dans le *Libellus*. Il en dérive que la première partie de la phrase se rapporte à la population locale, autrement dit à la parenté de la maison royale, aux nobles tribaux que nous avons déjà rencontrés dans l'*Institutio*. De notre part, nous voudrions interpréter plutôt de la façon suivante l'expression *vicini*, qui n'a pas encore figuré dans les explications : cette dénomination renvoie aux habitants de langue étrangère qui vivent dans le « voisinage » des Hongrois installés selon les tribus, mais qui comptent – bien évidemment pour l'auteur de l'*Institutio* – parmi les *incolae* du pays.

La deuxième question est de savoir ce que signifie exactement l'orientation étrangère de l'*Admonestation*. Ce qui est certain : c'est l'esprit chrétien, dont les deux branches, la branche latine et la branche grecque n'était déjà assez séparées en ce temps-là, de sorte qu'il est très important de donner des précisions dans ce domaine aussi. De nos jours l'avis le plus répandu est que Saint Étienne avait décidé de se rallier à l'Église latine-romaine, donc au cercle culturel et politique allemand, surtout bavarois, et c'est ainsi qu'il créa sur le modèle allemand le système des comitats, auquel pourraient faire allusion les mots *comitatus* ou *comites* du *Libellus*. Mais la solution du problème n'est pas aussi évidente en connaissance de l'*Institutio morum* et d'autres faits de l'époque, d'autant plus que les orientations mentionnées ne se trouvent nulle part expressément et clairement dans le texte. Les expressions *Romanum... imperium* et *Romani... reges*, tout comme *Roma* et les *(A)Eneades* peuvent être appliquées non seulement à la Rome ancestrale et à sa continuation directe, mais aussi à l'Empire Byzantin dont les souverains se sont déclarés héritiers des *imperatores Romani*. Il est vrai qu'Étienne avait demandé la couronne royale au pape Sylvestre II, il a créé des évêchés et des archevêchés de rite latin en accord avec le pape, mais en même temps, le premier roi hongrois n'a pas rompu avec les traditions qui liaient les Hongrois à la chrétienté orthodoxe. Il est erroné de laisser de côté les données exactes. Moi-même, en tant qu'élève de Gyula Moravcsik, je suis de l'avis de Ferenc Makk qui n'oublie pas l'existence d'une orientation culturelle et politique vers le Sud-Est dans la Hongrie de l'époque des Árpád, de plus, « selon les sources historiques, les Hongrois ont déjà été atteints par les premiers rayons de la mission chrétienne issue de Byzance aux côtés nord de la mer Noire », comme Moravcsik l'a remarqué il y a plus de soixante ans<sup>16</sup>. L'un des grands dignitaires hongrois, Bulcsú

<sup>16</sup> MORAVCSIK, Gy., Des monastères de langue grecque à l'époque de Saint Étienne, in: *Szent István Emlékkönyv* (Mélanges Saint Étienne), Budapest, 1938, 389 sqq. V. encore: idem, *Az Árpád-kori magyar történelem bizánci forrásai* (Les sources de l'histoire hongroise à l'époque arpadienne, Bp.,

s'est rendu à Constantinople au milieu du dixième siècle et s'y est fait baptiser. Termacsu, l'arrière-petit-fils d'Árpád, l'accompagnait et il a reçu de Constantin Porphyrogénète le titre « d'ami de l'empereur » ; et vraisemblablement lui aussi s'est fait baptiser. Gyula a pris également le baptême à Byzance et, en rentrant, il a amené entant que missionnaire un moine nommé Hierotheos, qui était un évêque sacré. Bien que Byzance se soit quelque fois inquiétée à cause de certains ducs hongrois qui s'étaient alliés avec les Bulgares rivaux, Saint Étienne penchait plutôt vers l'empereur de Constantinople, mais à vrai dire surtout après que Gavril Radomir, le duc bulgare, avait repudié sa femme qui était une des soeurs cadettes d'Étienne. En tout cas, Étienne et l'empereur Basile II se sont coalisés en 1002, et Étienne reçut de lui en cadeau une double croix comme prophylactère qu'il a offerte plus tard à son fils Émeric, probablement comme un des insignes du pouvoir. En 1015 Étienne a lancé ses troupes contre les Bulgares aux côtés de Byzance. Après tout cela, il n'est pas surprenant qu'Étienne ait établi comme *krales pases Oungrias* un monastère archiepiscopal de religieuses par une charte de fondation de langue grecque<sup>17</sup> dans la vallée de Veszprém, ville qui était le lieu de couronnement des reines hongroises, et aussi celui de Gisèle épouse d'Étienne, et d'origine bavaroise. Cet acte montre bien le double caractère du comportement du roi. Tandis qu'il ouvre grandes les portes du pays devant la mission de l'Église latine, il établit un monastère de rite grec; ou bien, tandis qu'il aide à triompher l'empereur byzantin, et que Ioannes, le « métropolitain de Hongrie » (qui figure officiellement comme « métropolitain de *Tourkia* ») participe en 1028 au synode de Constantinople, Étienne empêche le patriarche de Constantinople d'étendre son pouvoir ecclésiastique sur les territoires de Hongrie et, c'est peut-être pour cette raison qu'il établit, après l'archevêché d'Esztergom (Strigonium), un autre archevêché latin, celui de Kalocsa, qui doit servir à évincer la métropole orthodoxe.

Étienne avait donc entrepris un certain rôle coordinateur sur le plan religieux – malgré sa préférence latine visible – entre les Églises latine et grecque, mais il a fait la même chose sur le plan de la vie politique et culturelle. Dans ce sens, son orientation vers la Bavière ne s'effectue que partiellement. Tandis que c'est la dynastie bavaroise qui lui a donné sa femme, Gisèle, Étienne a nommé son fils premier-né – qui était peut-être venu au monde en 1000 – d'après le rival des Bavarois, cet Othon III qui avait aidé le pape Sylvestre II à obtenir le trône pontifical et approuvé l'avènement au trône d'Étienne. Il est vrai que son deuxième fils avait reçu le pré-

1988. Cf. encore à propos des relations byzantino-hongroises: N. OIKONOMIDES, A propos des relations ecclésiastiques entre Byzance et la Hongrie au XIème siècle: le métropolitain de Turquie, *Revue des Études Sud-Est Européennes*, 9, 1971, 528; MAKK F., *Magyar külpolitika (896–1116)* (La politique étrangère hongroise), Szeged, 1996<sup>2</sup>, 60–61; J. DARROUZES, *Notitiae episcopatum ecclesiae Constantinopolitanae*, Paris, 1981; Baán I., « Turкия metropolitája » (Le métropolitain de Turquie), *Századok*, 129, 1995, 1167–1170; OLAJOS T., Felhasználatlan bizánci forrás a magyarság korai történetéhez (Source byzantine non utilisée concernant la protohistoire du peuple hongrois), *AntTan.*, 33, 1987–1988, 24–27; Eadem, op. cit., *Orientalia Lovaniensia Analecta*, 60, 1994, 435–439; MAKK, F., *A turulmadártól...* (Du touroul...) 95 sqq.

<sup>17</sup> Surtout MORAVCSIK, Gy., Az Árpád-kori... (Les sources...), 79–81; et cf. ÉRSZEGI, G., Szent István görög nyelvű okleveléről (Sur le diplôme de langue grecque de Saint Étienne), *Levéltári Szemle*, 1988/3, 3–13.

nom du Henri bavarois, étant donné que, en ce temps-là, le prénom Imre/Émeric correspondait au prénom *Henricus*. L'influence de l'organisation des comitats allemands ne paraît pas non plus absolue sur Étienne, car – et ce n'est guère un hasard – la terminologie hongroise concernant cette institution est sans aucun doute d'origine slave, tout comme les correspondants hongrois des mots *comitatus* et *comes*, c'est-à-dire les mots 'megye' et 'ispán' sont aussi venus du slave dans notre langue. Pour nous le mot hongrois 'megye' a une grande importance : une de ses variantes de prononciation est 'mezsgye', qui signifie : 'lisière, limite'. Il se peut donc que dans le Royaume Hongrois le comitat se soit formé comme une unité territoriale où les conquérants hongrois installés et les peuples slaves assujettis vivaient originairement dans voisinage (*vicinitas*) les uns des autres : pensons donc à l'expression *vicini* de l'*Institutio*, soulignée plus haut. En effet dans la formation du *regnum* hongrois, il faut compter avec un héritage slave, même si de nos jours où l'on espère s'intégrer « à la maison européenne », il n'est pas aussi élégant de parler d'une origine slave que d'une origine allemande.

Étienne chercha d'ailleurs à équilibrer la prépondérance politique qui menaçait l'Etat hongrois à cause de la *renovatio imperii Romani* visée par Othon. On peut en voir des exemples après la mort de Sylvestre II en 1003 où les pontifes n'étaient pas comptés parmi ceux qui soutenaient expressément l'empereur romain germanique. Mais il existe d'autres faits aussi qui le prouvent. Étienne portait une grande attention vers Venise, pour équilibrer l'influence allemande et pour garder en même temps les bonnes relations avec Byzance. Ce n'est pas par hasard qu'Étienne a marié sa soeur au doge Ottone Orseolo, et on connaît l'importance du fait que c'était leur fils, Pietro Orseolo, qui avait pris la succession du prince Émeric après la mort de ce dernier, et qu'il a succédé à Étienne au trône. C'était de Venise qu'était venu saint Gérard aussi en tant que missionnaire, lui qui est devenu un des maîtres spirituels d'Émeric et qui a influencé – selon certains – la conception de l'*Institutio morum*. Pour démontrer l'influence de l'Italie du Nord sur la formation de la culture hongroise, envisageons un fait qui n'a pas encore été bien présenté. La langue latine médiévale de Hongrie avait une caractéristique : au lieu de la consonne latine *s*, on prononçait en Hongrie la consonne *š*. C'est ainsi que les mots latin *sors* ou *sacristia* étaient prononcés 'sors' et 'sekrestye' avec un *š*. Ce changement de la consonne [*s*] n'est point motivé, car dans notre langue la consonne [*s*] garantit l'équivalent exact. Ce phénomène ne s'explique suffisamment que par la présence des missionnaires venus d'Italie du Nord où la prononciation avec la consonne *š* était très répandue au lieu de [*s*]. La traduction de l'*Ave Maria* qui est classée parmi les plus anciens textes conservés en hongrois – bien que notée en écrit plus tard – garde un vestige de la prononciation avec la consonne *š*. Ce fait prouve très vraisemblablement que la mission d'Italie du Nord était déjà assez importante en Hongrie au temps de Saint Étienne.

Prenons enfin deux exemples pour montrer que l'orientation soit-disant latino-germanique de Saint Étienne n'était point à un seul plan. Beaucoup de circonstances y compris des mariages dynastiques montre ses relations bien établies avec l'orthodoxie slave de Kiev, et cela ne doit pas être un hasard que le corps de garde du premier roi de Hongrie était composé au point de vue ethnique de Russes et de Va-

règues, et que leur commandant était justement le prince Émeric (cf. *dux Ruizorum*), destinataire de l'*Institutio*. Les tendances de Saint Étienne à établir des liens culturels sont parvenues jusqu'au Royaume de France, car par exemple Odilo, le célèbre abbé de Cluny, était fier d'avoir mérité l'estime du roi de Hongrie. Ce lien occidental lointain était volontaire de la part d'Étienne, d'autant plus qu'il était très attaché aux traditions carolingiennes, moins dangereuses pour le jeune État féodal hongrois que l'Empire romain germanique plus proche, dont les tendances à la conquête s'étaient nettement manifestées à l'époque du millénium, comme nous l'avons démontré plus haut. Nous avons déjà parlé des rapports avec la tradition carolingienne en présentant les ressemblances entre le couronnement et le sarcophage de Charlemagne et ceux d'Étienne, mais rappelons ici un autre élément. Nous avons déjà souligné combien il est particulier que ce n'est pas Romulus que le *Libellus* rappelle comme parallèle de la fondation du Royaume Hongrois, bien que Romulus soit considéré comme le fondateur de Rome ; le *Libellus* fait néanmoins appel aux *Aeneades*. Ce fait, au delà de l'allusion discrète faite à l'origine orientale du peuple hongrois, rappelle en même temps la conception florienne que le Royaume Hongrois avait été une sorte de creuset des peuples, tout comme Rome et l'Empire romain ; mais derrière ce fait nous pouvons aussi retrouver un autre rapport. Les Français qui se disent les vrais héritiers de Charlemagne ont soutenu au moins jusqu'au milieu du 15<sup>e</sup> siècle la croyance de leur origine orientale, étant donné que leurs ancêtres, ayant quitté Troie en flammes se seraient mis en route vers l'Ouest, conduits par Paris et Francio, et, chemin faisant, ils se seraient arrêtés en Sicambrie, près du Danube pour se reposer<sup>18</sup>. Ainsi les Francs et leur dynastie seraient originaires de Troie, par l'intermédiaire des Sicambres, tout comme les *Aeneades* qu'Étienne a mis en parallèle avec les fondateurs du royaume de Hongrie et qui avaient leur pays d'origine également à l'Est. Dans l'*Institutio*, on retrouve implicitement la possibilité d'une parenté franco-hongroise qui était un point de départ convenable à Étienne pour utiliser largement les modèles carolingiens dans sa conception de l'État, tout en restant fidèle à l'héritage spirituel de l'antiquité et à la foi catholique.

En vertu de ce qui a été dit, la conception de Saint Étienne n'a pas une orientation purement latine ou purement allemande, mais elle se base sur une mise au point de grande envergure, de large horizon qui mérite d'être considérée à bon droit comme un programme politique et culturel autonome et indépendant. Selon la conception d'Étienne, l'intégration des Hongrois au système féodal contemporain de l'Europe et à la civilisation chrétienne aux bases antiques doit s'effectuer avec le maintien d'une liberté totale, tout comme la Rome des *Aeneades* qui ne devint pas *ancilla*, mais pratiquement se développa *libera*, comme l'*Institutio morum* le dit expressément. Par contre, l'attribut *libera* ne signifie pas ici en premier lieu une catégorie sociale ou juridique, comme le prouve par le fait que ce n'est pas à propos de la description de l'installation administrative du royaume que cette idée apparaît dans

<sup>18</sup> Cf. pour cela F. GRAUS, Troja und trojanische Herkunftssagen im Mittelalter (*Kontinuität und Transformation der Antike im Mittelalter*, hrsg. von W. ERZGRÄBER, 1989, 25–43). V. encore R. A. GERBERDING, *The Rise of the Carolingians and the Liber historiae Francorum*, 1987.



l'oeuvre, mais à propos de ceux qui s'y installent de l'étranger, c'est-à-dire les *hospites*, dont l'un des plus importants devoirs était sous le *regnum* des Árpád qu'ils *perterritant exterorum arrogantiam* (6, p. 625). En effet, le *regnum Hungarorum*, en tant que protecteur de la *catholica fides* et défenseur des *fidelitas, fortitudo, agilitas, comitas, confidentia* intérieurs (4, p. 623), celui de l'*humilitas* (ibid.), de la *patientia*, de l'*iudicium* équitable, de la *misericordia* (5, p. 624) et après, celui du sage *consilium*, de l'*utilitas* général (7, p. 625), enfin de la *justicia* et de l'*honestum*, doit affronter l'*exterorum arrogantiam*, ce qui est une manifestation convenable des principes d'autonomie du royaume. Vu dans ce contexte, on comprend que ce chapitre qui décrit la théorie de la monarchie indépendante est la partie finale de l'*Institutio*, qui explique et présente l'ordre intérieur du royaume de Hongrie lorsque l'auteur pose la question plusieurs fois citée par nous et y répond en même temps : *Quis Gr(a)ecus reget Latinos Gr(a)ecis moribus, aut quis Latinus reget Gr(a)ecos Latinis moribus? Nullus.* – Dans cette formulation rhétorique on retrouve non seulement le refus déguisé d'expansion de l'Empire romain-germanique vers l'Est, mais aussi la volonté de se délimiter de l'orthodoxie de l'Est, et avant tout l'expression de l'ordre légal autonome et indépendant, même si cette dernière pensée se manifeste sous une forme rhétorique ou presque poétique et pas comme constatation positive, mais négative. Saint Étienne a essayé d'attribuer au roi de Hongrie un certain rôle d'intermédiaire entre les deux grandes cultures chrétiennes et les deux structures d'État, et c'est pourquoi il laisse à son fils en héritage ce conseil : *...cosuetudines sequere meas, ut inter tuos habearis pe(a)ecipuus et inter alienos laudabilis.* (8, p. 626) Le roi de Hongrie doit donc s'acquérir la considération dans l'Église romaine occidentale tout comme dans l'Église grecque orientale. Étienne avait obtenu cette considération de la part de Rome en 1083, quand il fut canonisé ; mais on comprend aussi – d'après ce qui précède – pourquoi, à l'occasion du deuxième *millénium*, l'Église orthodoxe a canonisé le roi de Hongrie apostolique qui a, certes, exercé son droit autonome dans l'organisation de l'Église, mais qui l'a toujours fait en bonne entente avec le pape. La souplesse plusieurs fois soulignée de l'idée de Saint Étienne a mené à ce que, après le déclin de la dynastie macédonienne, quand Byzance a perdu une partie de son terrain politique et spirituel, la Hongrie est devenue presque automatiquement le membre le plus oriental du cercle de la civilisation européenne occidentale, pareillement en partie à la Pologne. Cela est justifié aussi par le fait que le roi André 1<sup>er</sup>, un des plus fervents continuateurs de la conception de Saint Étienne dans la Maison des Árpád, a commencé à établir les Vallons dans le pays ce qui fut suivi par d'autres mesures du même genre. Grâce à sa dynamique interne, le *regnum Hungarorum* est devenu capable plus tard, contrairement au monde orthodoxe de l'Est, d'adopter tantôt l'esprit de la Réformation, tantôt la réforme catholique, ce qui est jusqu'à nos jours une des marques les plus particulières de la culture hongroise. Mais tout ceci dépasse les cadres où l'on peut insérer l'analyse et l'explication du *Libellus de institutione morum*. Enfin, nous devons souligner que la Sainte Couronne hongroise traditionnellement attribuée à Saint Étienne, qui est une double couronne, c'est-à-dire qu'elle a une partie byzantine inférieure et une partie latine supérieure, même si elle a été composée ultérieurement, et ainsi n'a jamais été portée par le premier roi

apostolique de Hongrie, exprime d'une manière symbolique le principe du souverain sur le rôle de «pont» joué par la Hongrie naissante. Cette idée a créé une tradition qu'on a voulu par la suite aussi exprimer sous une forme symbolique par la Sainte Couronne Hongroise.

Université Debrecen  
Faculté des Lettres  
H-4010 Debrecen  
Egyetem tér 1.